

**Sujet d'entraînement à la composition française :**

Dans *Morales du grand siècle* (Gallimard, 1948, éd.Folio p.127), le critique Paul Bénichou déclare :

« Toute la dialectique de Pascal, loin d'accorder le réel et l'idéal comme le faisait ingénieusement l'idéalisme aristocratique, loin de se dépenser dans la conciliation brillante ou la hiérarchisation harmonieuse des entités en présence, s'emploie à en approfondir l'opposition.[...] Le sursaut dernier de la grâce n'empêche pas qu'une image basse et commune de l'homme ait été tracée, qui demeure sans adoucissement. »

Dans quelle mesure ces propos éclairent-ils votre lecture des *Pensées* de Pascal ?

**Plan du corrigé : attention il ne s'agit pas d'un corrigé rédigé . Et vous êtes bien sûr invités à compléter les renvois à des citations par vos propres références.**

**Conseil préalable :**

Vous avez indéniablement des connaissances sur le texte, des citations en tête et vous maîtrisez les principales approches critiques sur l'ouvrage. Néanmoins n'oubliez jamais, sinon à courir le risque du hors-sujet, que **la dissertation se construit avec la citation proposée**, à partir de son analyse détaillée en introduction.

Un plan toujours possible même si peu original : vérification de la citation / objection/dépassement...

**Introduction :**

Vous pouvez ouvrir votre introduction par une citation (un fragment des *Pensées*, la formule célèbre d'un critique, à condition qu'elle vous permette d'introduire la citation du sujet). Ici une citation insistant sur le pessimisme de Pascal, le caractère effrayant des *Pensées* etc... A vous de choisir car la même citation inaugurale maintes fois reproduite ferait mauvais effet sur le jury !

**-Explicitation de la citation :**

**-contexte de la citation :**

Fin des années 1940 (*Morales du grand siècle* paraît en 1948), contexte de l'après-guerre, crise de l'humanisme en Europe qui provoque, dans le champ des études littéraires, un regain d'intérêt pour un Pascal dit « anti-humaniste ». Le critique Jean Mesnard <sup>1</sup> recensera ainsi les multiples usages (existentialiste, structuraliste, linguistique, politique (marxiste), théologique) qui sont faits de Pascal depuis les années 1950.

Le livre de Paul Bénichou s'inscrit pleinement dans ce contexte : essai de critique littéraire qui souhaite prendre en compte les conditions sociales et morales dans

---

<sup>1</sup> *Les Pensées de Pascal*, 1976.

lesquelles s'élabore la littérature au 17<sup>ème</sup> siècle. Part d'un constat : l'importance des textes littéraires qui à cette époque « débattent sur l'excellence ou la médiocrité de la nature humaine » : « Tous les conflits de pensée au 17<sup>ème</sup> siècle, dès qu'ils atteignent quelque gravité et quelque ampleur, ont pour objet dernier l'estimation de l'humanité » (p.11).

Dans cette perspective, Bénichou n'isole pas Pascal de ses contemporains, il l'insère au contraire dans un ensemble d'écrivains « moralistes » chez lesquels il distingue trois courants principaux, selon un passage célèbre de la préface de son livre (p.12)<sup>2</sup>, qui résonne indubitablement à l'arrière-plan de notre citation.

#### **-analyse de la citation :**

Citation extraite de la fin du chapitre « La métaphysique du jansénisme » qui avec les chapitres « La démolition du héros », « Le parti janséniste » et « Racine », compose quatre chapitres consacrés à l'examen d'œuvres littéraires dominées par « une morale chrétienne rigoureuse ».

Dans notre citation, Pascal, peintre d'«une image basse et commune de l'homme», fondée sur « l'opposition », apparaît bien comme le représentant emblématique d'une « morale qui donne au néant la nature humaine tout entière », s'opposant tout autant à l'« idéalisme aristocratique » d'une « morale héroïque » qu'à la « conciliation brillante » d'une « morale mondaine ».

Modalité assertive du propos de Bénichou, présent gnominique (à valeur de vérité générale), caractère presque péremptoire de l'affirmation, conforté par la nature hyperbolique du « Toute » inaugural. Dans l'ensemble de son essai, au-delà de la neutralité scientifique, on sent que la sympathie de Bénichou va plutôt aux courants « héroïque » et « mondain ». Il insiste sur la vidée destructrice à ses yeux de la morale « janséniste », symbolisée par un « pessimisme agressif ». On retrouve ici cette tonalité dépréciative : la pensée et l'écriture de Pascal (sa « dialectique » sur laquelle nous allons revenir) ne sont d'abord définie qu'en creux, par des tournures de négation, de privation ou d'opposition : définition en creux ou par la négative.

Remarque : Cette présentation plutôt négative de l'œuvre de Pascal n'est pas surprenante, elle est conforme à ce que l'on peut appeler la légende noire de Pascal, même si Bénichou insiste peu sur la dimension religieuse de cette légende. Héritière d'une tradition critique effrayée par le « génie pascalien », l'analyse de Bénichou a l'originalité de mettre l'accent presque exclusivement sur sa dimension anthropologique.

Cette analyse est construite autour du terme « dialectique » présenté comme le pivot organisateur de l'écriture pascalienne, depuis le « toute » initial jusqu'au « s'emploie à » : Présente toute l'énergie de cette écriture tendue vers un seul but, un seul dessein, révélé par ce qu'on peut appeler l'apodose de la longue période initiale (dans le rythme d'une phrase complexe, dernière partie de la période (protase/acmé/apodose) où la voix descend : aboutissement du souffle) : l'« opposition ». Une apodose qui consacre donc un réel écartelé, déchiré.

NB : Comment entendre ce terme de « dialectique » ?

---

<sup>2</sup> Il y distingue en effet « une morale héroïque, qui ouvre un passage de la nature à la grandeur, et en définit les conditions ; une morale chrétienne rigoureuse qui donne au néant la nature humaine tout entière ; enfin une morale mondaine, à la fois sans illusions et sans angoisse, qui nous refuse la grandeur sans nous ôter la confiance. »

Au 17<sup>ème</sup> siècle, Dictionnaire de l'Académie française : « logique, art de raisonner. La dialectique est la première partie de la philosophie. »

Vient du grec « dialegein », trier par la parole. Dans la philosophie antique, la dialectique est un mouvement de la pensée qui se produit dans l'opposition et permet d'atteindre un terme supérieur ; un mode de raisonnement qui progresse en opposant le pour et le contre, en examinant des arguments et des principes opposés.

Remarque : la citation de Bénichou met l'accent sur le mouvement de bascule à deux termes (le pour et le contre, les principes opposés) mais bizarrement elle minimise ce qui est pourtant traditionnellement l'accomplissement de la dialectique, à savoir sa synthèse, résolution en un terme supérieur. Le terme de « sursaut » ne renvoie pas à l'aboutissement d'une démarche, à un cheminement mais, au contraire, à une réaction brusque. Sursaut : (dictionnaire Larousse) « mouvement instinctif d'une personne ou d'un animal sous l'effet d'une surprise voire d'une agression ». Brutal et éphémère, le « sursaut » ne relève pas de la réflexion dialectique.

Ce qui nous conduit à commenter :

-Bénichou propose du mot « dialectique » et donc de l'écriture pascalienne une définition étrangement statique : il fige la dialectique en opposition, binarité, écart, rupture et lui ôte tout dynamisme. Au lieu d'aboutir à une résolution (« accorder », « conciliation ») ou à un rapprochement (« hiérarchisation ») des oppositions mises à jour, la dialectique pascalienne creuserait l'écart entre ces entités.

-En la présentant presque subrepticement (« le sursaut dernier de la grâce »), il dévalue délibérément la dimension religieuse de cette écriture.

**-Problématisation** : en quoi cette vision de l'écriture pascalienne éclaire-t-elle (ou non) notre lecture des *Pensées* ? S'il est effectivement possible, à la suite de Bénichou, de lire les *Pensées* comme une anthropologie morale négative, cette interprétation pertinente n'en est-elle pas moins partielle ? N'est-elle pas également tributaire d'une légende construite autour de Pascal où s'entremêlent les particularités d'un texte inachevé publié de manière posthume et la personnalité d'un auteur qualifié au moins depuis Chateaubriand d'« effrayant génie » ? Comment de plus articuler cette interprétation au projet apologétique, à l'œuvre dans les *Pensées*, et grandement négligé par Bénichou ? La prise en compte de cette combinatoire—justement dialectique !— entre morale et théologie dans l'écriture de l'ouvrage ne conduit-elle pas également à reconsidérer, en les déplaçant, certaines des appréciations de Bénichou, ?

**-Annonce du plan :**

**-A Une peinture démystificatrice et pessimiste de la nature humaine**

**-B (Première limite de la vision de Paul Bénichou) L'anthropologie pascalienne au service d'une apologie de la religion chrétienne.**

**-C (seconde limite de la vision de Bénichou) Figures de conciliation dans les *Pensées* : consolation et douceur dans l'ordre de la Charité.**

## **A.Première partie : En quoi le texte des *Pensées* propose-t-il à son lecteur une peinture démystificatrice et pessimiste de la nature humaine.**

### **-Une visée démystificatrice rompant avec les morales héroïque et mondaine :**

Contre le vieil idéal héroïque, « démolition du héros » chez Pascal. Rappel : les valeurs de l'idéalisme aristocratique font l'éloge du libre-arbitre et de la volonté humaine, anciennes valeurs aristocratiques revivifiées dans la première moitié du 17<sup>ème</sup> siècle par la théorie cartésienne du cogito. L'individu, porté par sa raison et par sa volonté, peut se surpasser, accomplir des actes « sublimes », atteindre la gloire. Ex Tragédie *Horace* de Corneille, 1640 (cf Bénichou chapitre « Le héros cornélien »).

Contre l'idéal d'honnêteté de la morale mondaine (cf cours sur l'honnêteté)

Or les *Pensées* traitent le modèle de la vieille noblesse comme celui de l'honnête homme avec beaucoup d'ironie : fr 136 ou l'homme universel..

Dénonce en l'homme le règne des concupiscences, fr 460, fr 509, fr 761 Fr 471 « car on est haïssable par sa concupiscence »

« Le moi est haïssable » (cf cours) et fr 743

Dénonciation du « vilain fond de l'homme », « figmentum malum » fr244. : entreprise de lucidité, de dévoilement.

Plus généralement liasse « Misère » où toutes les valeurs de la société humaine sont battues en brèche. Liasse divertissement (cf cours) et fr 33 et 513.

Pascal montre comment les principes mêmes de la vie sociale (lois, justice, politique) sont sans véritable fondement et reposent seulement sur des usages, la « coutume ». fr94, notamment p.192 : « Un méridien décide de la vérité »...

Visée démystificatrice qui dénonce les « puissances trompeuses » qui gouvernent le comportement humain à commencer par l'amour-propre et l'imagination (fr 78) et qui dénoncent aussi tous les simulacres sur lesquels repose la société humaine. Fr653 p482

### **-Une peinture des « contrariétés » inhérentes à la nature humaine.**

Amener son lecteur à regarder les choses autrement, à déplacer son point de vue sur lui-même, cela passe par une forme littéraire particulière qui va cultiver, en effet, comme le souligne Bénichou, les oppositions duelles incarnées par excellence par la liasse justement intitulée « Contrariétés ». Emblème de cette démarche à laquelle il invite son lecteur : fr164 in « Contrariétés » :

« Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même ! »

Contrariété première en la nature humaine faite à la fois de « misère » et de « grandeur », comme l'indiquent les deux liasses « Misère » et « Grandeur »... notamment fr 150, 151, 153, 155...

Montre l'homme déchiré entre la grandeur de ses aspirations et la bassesse de ses facultés.

Image du « roi dépossédé ».

Fragment 230 « Disproportion de l'homme ».

Le texte des *Pensées* ne cesse d'insister sur les divisions internes à l'homme, tiraillé entre raison et passion : fr 514.

Misère humaine particulièrement dépeinte dans les liasses « Vanité », « Misère », « Ennui ». Aussi fr 515 (ennui) au sens fort de désespoir. Fr58

-**Une rhétorique du saisissement et de l'effroi**: une vision anthropologique à laquelle Pascal donne une forme littéraire particulière.

Esthétique de la contradiction entre liasses et entre fragments : Les oppositions dans les titres de liasses (ex Misère/grandeur et Vanité /Raison des effets). Le fragment, macrostructure et microstructure qui dit le morcellement, l'éclatement, l'absence d'harmonie et d'homogénéité.

**L'antithèse symbolise l'écriture de Pascal, comme grille herméneutique et comme figure de style et de pensée.** Fr 155, 230, 163, 164 (chiasme)

Un réseau d'images et de motifs obsédants et choquants : 171, Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures 78 aveugler remplacé par crever les yeux 56 686 197

**Une poétique de l'effraction**: Agressivité des exclamatives et des interrogatives. Ruptures de construction, brutalité et fragmentation.

La contradiction érigée en méthode, toujours contredire l'homme, le déstabiliser par des énoncés paradoxaux : fr 230, fr 163.

S'agit-il donc pour Pascal de provoquer l'effroi, le dé-saisissement du lecteur ?

-en remarquant que l'antithèse, symbole en effet de l'écriture pascalienne, est mise en jeu dans les *Pensées* au sein **d'une esthétique de renversement, qui repose moins sur l'opposition que sur la réversibilité des contraires.**

**Transition vers la seconde partie : Comment le principe esthétique et moral de la réversibilité dynamise l'écriture des *Pensées*.**

Ainsi du fr157 « Contrariétés.

L'homme est naturellement crédule, incrédule, timide, téméraire ».

Ce que montrent de nombreux fragments, c'est d'abord l'instabilité du sens et **l'homme comme monstre incompréhensible**, en des énoncés qui placent en position équivalente des adjectifs antinomiques. Homme monstre, mirage, chimère.

Comme l'indique le fr 127 le « Renversement continu du pour au contre » définit l'homme et dans le texte des *Pensées*, sert surtout à déplacer le lecteur dans ses certitudes et manières de réfléchir : par exemple, « Contre le pyrrhonisme » fr 141 a pour écho « Pyrrhonisme » fr439 et « Le pyrrhonisme est le vrai » fr 570.

Ou le fr 512.

De fait, loin de prôner la fixité des oppositions, Pascal fait l'éloge du mouvement fr 529bis. Ce qui caractérise la nature humaine décrite dans les *Pensées* est donc moins une opposition qu'une **tension permanente entre des contrariétés irréductibles.**

## **B.Deuxième partie : L'anthropologie pascalienne au service d'une apologie de la religion chrétienne.**

**Fr 163**

Si Pascal propose à son lecteur une leçon de relativité et de décentrement ( fr19 « L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré et tombé de son vrai lieu sans pouvoir le retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables »), n'est-ce pas pour le préparer à découvrir autre chose ? S'il lui commande de se haïr, n'est-ce pas le conduire à rechercher un être véritablement aimable ? fr 741, 751, 646.

Il est donc vraisemblable d'envisager que Pascal prend appui sur la peinture insistante des contradictions de la nature humaine au sein d'un projet plus ample qu'une anthropologie morale, un projet dont l'anthropologie est d'abord un instrument.

### **-Une anthropologie négative fondée sur la théologie augustinienne :**

Il n'y a aucune gratuité chez Pascal dans cette peinture pessimiste de la condition humaine. Pour autant, si Pascal cite et utilise deux traditions philosophiques, stoïcienne et pyrrhonienne, incarnées dans les *Pensées* par Epictète et Montaigne, il les renvoie dos à dos. Seule la doctrine du péché originel (reprise par saint Augustin) rend raison des contrariétés de l'être humain. Il y a donc un fondement théologique (négligé par Bénichou) et amplement présent dans les *Pensées* : ex dans la liasse « Souverain bien », fr181 p.238 : « Lui seul (Dieu) est son véritable bien. Et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place... » La misère humaine dont parle Pascal, c'est fondamentalement la misère de l'homme sans Dieu. Fr 110. Fr 164 p.223 : « tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus ».

### **-La nécessité de rechercher Dieu : le cheminement apologétique dans l'écriture des *Pensées* :**

Loin d'être un chaos incompréhensible, l'existence négative de l'homme sur terre prend sens, aux yeux de Pascal, dans le cheminement et la quête de la foi chrétienne. Contrairement à ce qu'avance Bénichou, d'un gouffre, d'un vide existentiel construit par l'écriture pascalienne, la visée des *Pensées* peut au contraire se comprendre comme un pont jeté entre l'homme et Dieu.

Définition du mot apologie au 17<sup>ème</sup> siècle (cf cours)

Une écriture qui cherche à mener à Dieu, fr659, p485 : « Si je pouvais, je vous donnerais la foi ; je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs et éprouver si ce que je dis est vrai. »

Les traces d'un plan, le questionnement pascalien sur la « composition » de son texte (cf cours) témoignent de sa recherche du plan le plus efficace pour l'apologie.

Fr 40 fr 46

Fr 682 p518

La question de l'ordre de l'apologie : cf cours : pour Sellier, liasse « Commencement » écrite pour préfacier l'ensemble. Et cela conforte notre hypothèse d'une dynamique de l'écriture des *Pensées*.

Le mouvement de l'apologie est clairement posé en deux temps : après le spectacle de la misère de l'homme sans Dieu (partie qui semble-t-il, concentre l'essentiel de l'attention

de Bénichou), la démonstration historique du Christianisme par le moyen de l'Écriture sainte.

**-De la contradiction au paradoxe : Une stratégie de persuasion et séduction du lecteur :**

Loin de se cantonner à une poétique de l'effroi dans l'écriture des *Pensées*, Pascal élabore en réalité une stratégie rhétorique subtile, qui repose par certains aspects sur le **paradoxe** : (cf cours) .La peinture négative de la nature humaine se révèle alors moins descriptive qu'argumentative : moins un simple constat pessimiste qu'un argument, une « preuve » au service d'une démonstration.

Une rhétorique efficace doit pour Pascal être le fruit d'un art de convaincre (argumentation solide) et d'un art d'agréer (accessibilité à un public mondain élargi). Elle combine donc paradoxalement le modèle de la géométrie (démonstratif, misant sur le raisonnement et l'intellect ) et celui de l'émotion (plaisant, touchant les sens et les affects), ces deux modèles renvoyant eux-mêmes aux divertissements variés des salons mondains. (cf cours)

**D'où l'ambiguïté de la convocation de la figure de l'honnête homme et plus généralement des références à la culture mondaine.** L'honnête homme comme incarnation de la vanité sociale et du divertissement est à la fois celui dont se moque le texte, notamment par le biais de l'ironie (cf Liasses Divertissement et Vanité) mais il est aussi le destinataire de référence des *Pensées*. Celui dont se moque Pascal est aussi celui auquel il s'adresse.

Ex : Ambiguïté de certains fragments : fr 532 « Honnête homme » ou fr 486 p.408 paragraphe sur « les gens universels » : ironie ou pas ? l'ironie comme principe herméneutique ludique ?

A l'inverse Fr452 p.387 éloge de la « médiocrité » c'est-dire de ce qui est médian, occupe le juste milieu. Refus des excès qui caractérise précisément l'honnêteté.

Sympathie pour l'honnête homme plutôt que pour le philosophe fr168 p228.

Utilisation de références culturelles familières aux gens du monde : ex : fr 32 allusion à la *Médée* de Corneille, fr 197, même si l'image est frappante et terrible, elle emprunte sa comparaison à l'un des divertissements les plus courus et appréciés de l'époque, le théâtre.

**Tout cela relève d'une stratégie de séduction, établissant une connivence avec son destinataire,** cf fr 547 justement intitulé « Eloquence » : Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai ».

Vont dans le même sens les stratégies d'énonciation (cf cours) :

Les dictions de dialogue qui incluent un interlocuteur dans la réflexion. Exemple du fameux fr 494 'Le moi est haïssable »... en fait fiction de dialogue avec Mitton (individu réel ami de Pascal, figure emblématique d'honnête homme voire de libertin. Porosité réalité-fiction qui est une stratégie. De même pour l'argument du pari, familiarité de l'interlocution fr 680 p505 : « Oui, il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué ».

De même l'usage du nous (multiples exemples) qui crée l'illusion d'une communauté humaine incluant le locuteur.

L'écriture mondaine comme arme de persuasion à destination d'un interlocuteur composite : savant, mondain, et même libertin.

**Transition vers la troisième partie : en quoi la visée apologétique conduit Pascal à multiplier, dans son écriture, des dispositifs d'accord avec son lecteur (aux antipodes donc de l'agressivité clivante et séparatrice analysée par Bénichou) :**

**-accord stylistique :** nombreux fragments qui définissent une rhétorique idéale sur le modèle du « naturel » cher à l'esthétique mondaine. Fr 554 (« style naturel »), fr 536 (« discours naturel ») : style qui ne se voit pas, s'efface en tant que tel, véritablement partagé grâce à « une communauté d'intelligence que nous avons avec lui ».

Fr 618, sur un mode humoristique, éloge de sa propre éloquence sous le pseudonyme Salomon de Tultie : « manière d'écrire [...] toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie. », ce qui est la définition même du style mondain.

Outre le « naturel », éloge du style coupé ou discontinu, en vogue dans les recueils de Maximes, d'aphorismes, les formes brèves en général : fables etc. Va de pair avec l'éloge de la variété : fr636 : L'éloquence continue ennuie »

**-« Eloquence qui persuade par douceur, non par empire» fr 485.**

Il y a chez Pascal une conscience aigüe de la nécessité de l'« adoucissement » (versus Bénichou) dans la relation à l'autre et la conviction de l'inefficacité de toutes les formes, même oratoires, de tyrannie.

**Il s'agit bien dans les *Pensées* d'un art d'agréer inspiré du modèle mondain et réinvesti dans un but chrétien.**

D'ailleurs les *Pensées* définissent pareillement, sur le mode de la douceur, le cheminement vers Dieu :

**Fr 203 :** « La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et le cœur par la force et les menaces, ce n'est pas y mettre la religion mais la terreur. »

## **Troisième partie : Figures de conciliation dans les *Pensées* : consolation et douceur dans l'ordre de la Charité.**

### **-La théorie pascalienne des trois ordres et l'idéal du « vrai chrétien »**

La hiérarchisation n'est pas absente de la réflexion pascalienne, nombreux sont les fragments qui opèrent des distributions ou typologies. « L'ordre » est ainsi un principe de classement important qui opère notamment dans le champ social fr761 fr339 : où Pascal distingue l'ordre des corps(exteriorité), l'ordre des esprits (intérieurité), l'ordre de la Charité (transcendance).

Cette répartition semble d'abord confirmer l'analyse de Bénichou d'une hétérogénéité radicale entre les ordres, avec chacun sa logique propre, et séparés par une distance non mesurable, infinie ( écart le plus grand entre 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> ordre).

L'ordre de la charité est dit aussi « ordre du cœur » dans les *Pensées* : fr329

Du 2<sup>ème</sup> au 3<sup>ème</sup> ordre, il y a effectivement un seuil, par le passage d'une dynamique anthropologique à une économie de la grâce. Cependant nous allons montrer que ce seuil n'est pas de l'ordre du « sursaut » comme le décrit Bénichou.

Il est le fruit d'un cheminement qui doit passer, selon Pascal, par l'arrachement à soi-même (ordre 1) puis par l'humiliation de la raison (ordre 2), pour aboutir au seul amour de Dieu (ordre 3).

Fr 405 « Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi »

Pascal affirme que l'aspiration à une totalité et la tension vers l'absolu sont en l'homme des inclinations naturelles contrecarrées par nos faiblesses fr 40. Mais par la suggestion d'un ordre autre, supranaturel en quelque sorte, loin de cantonner l'homme dans son état dramatique, il lui propose une voie pour sortir de la contradiction et des ténèbres : la lumière de la révélation chrétienne.

Il ne s'agit plus d'un « idéalisme aristocratique » mais **d'un idéal chrétien, posé comme un horizon de la dialectique pascalienne :**

Fr 389 « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable ». Dans la liasse « Morale chrétienne ».

Idéal chrétien, seul espace où soit possible l'affirmation de « la vérité essentielle » et non des vérités terrestres partielles fr 450, comme celle d'un amour pur qui guérisse l'homme de l'amour-propre fr 699.

Importance de la liasse 18 « Rendre la religion aimable ».

### **-Figures de médiation vers l'ordre de la Charité :**

#### **-L'oxymore figure rhétorique de la conciliation :**

La figure rhétorique de l'oxymore juxtapose les contraires et réalise leur fusion dans une expression frappante.

Image célèbre, plusieurs fois reprise par Pascal :

fr 145 « **Roseau pensant** . Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres. Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends. »

Fr231 L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. »

Figure rhétorique consolante par sa beauté.

La pensée dont Pascal fait l'éloge (Fr 628 « Pensée fait la grandeur de l'homme ») n'est pas le triomphant cogito cartésien mais une pensée conscient de sa faiblesse et pensant depuis sa faiblesse, une pensée préparée à admettre l'humiliation de la raison devant la foi.

**-La métaphore du corps humain comme figure rédemptrice :** la tendance à l'amour de soi est redressée vers le bien à partir du moment où elle est ordonnée à l'amour de Dieu.

Fr 401-406 : l'humanité semblable à un « corps plein de membres pensants où chacun veut tout garder pour lui. Leçon de cette image : chaque membre doit conformer sa volonté au corps.

Modèle chrétien de cette image : celle du corps mystique de l'Eglise, où le Christ est la tête et les chrétiens sont les membres, et où entre la tête et les membres circule un courant de grâce.

Fr 404 : communauté humaine embrassée par Jésus.

**-La sainte Ecriture** (ancien et nouveau testaments) comme « preuves » de la religion chrétienne, sous la forme de citations et de commentaires (surtout liasses 20 à 26 et dossiers mis à part voir titres).

**-la figure médiatrice et consolatrice de Jésus-Christ :** figure centrale de la théologie pascalienne. Oxymore (homme et Dieu) qui réalise la fusion des contraires. Fr 9

Le messie est venu réparer la déchirure dans et entre les hommes fr 36 et 273

La figure nécessaire du « médiateur » entre l'homme et Dieu fr 221, 223 et 224 dans « Soumission et usage de la raison » : « Il est non seulement impossible mais inutile de connaître Dieu sans Jésus-Christ. »

En donnant la parole au Christ, le fr 751 rend concrète cette empathie du médiateur pour l'être humain et retourne en consolation : « C'est mon affaire que ta conversion »

La perspective christocentrique donne une cohérence à la dialectique pascalienne, elle permet de mieux comprendre les allusions, fréquentes, au point imperceptible d'où s'organisent les existences humaines.

### **-La théorie du « point imperceptible »**

Plus largement les *Pensées* évoquent en plusieurs endroits, en analogie avec le modèle de la perspective en peinture, l'idée d'un point ou d'un angle, à partir duquel les contradictions humaines prendraient sens. Il est remarquable que cette évocation du point fixe concerne aussi bien le cheminement dans l'existence que celui dans une œuvre d'art :

Fr55 p.175 ... »Et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ? »

Fr576 « ...Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe, pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau. Mais où prendrons-nous un port dans la morale ?

N'est-ce pas à ce « point fixe » mystérieux que les *Pensées* souhaitent éduquer leur lecteur ? Comment ne pas lire en ce sens le fr 289 qui semble, sur un mode réflexif éventuellement ludique, à répondre par avance aux reproches de désordre et de contrariété ? « Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires »... « Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent ou il n'a point de sens du tout ».

Ce point de perspective, qui en dépit des contradictions et des fragmentations, donne son sens (sa signification et sa direction) à l'ensemble du texte des *Pensées*, c'est donc celui qui oriente la vie humaine vers la grâce. Fr 574.

### **-Conclusion de la troisième partie :**

On remarquera qu'il y a loin entre ces dispositifs thématiques et rhétoriques, par lesquels Pascal souhaite mettre son lecteur en état d'accueillir la grâce et « l'idée du sursaut de la grâce » modestement concédée par Bénichou à la fin de notre citation.

Bien sûr l'expression de Bénichou nous fait penser au fragment 742, situé hors copies C1 et C2, relatif à une expérience spirituelle singulière de l'auteur Blaise Pascal (cf cours) et à ce qui s'y dit de la fragilité de l'expérience de la présence de Dieu, où l'inquiétude et le sentiment d'abandon font immédiatement retour après l'expérience du « feu », où « Je m'en suis séparé » et « Que je n'en sois jamais séparé » contredisent et minimisent les « Joie, joie, joie, pleurs de joie ».

Selon la doctrine janséniste (augustinienne) de la grâce « efficace », l'instant de la grâce n'appartient qu'à Dieu, mais ce que le projet d'apologie dont les *Pensées* sont la trace cherchent à dire à son lecteur, c'est qu'il n'appartient qu'à l'homme de se mettre en chemin vers la foi et que cette recherche lui est nécessaire. Elle est ce qui donne sens à sa humanité : fr 78 p185 « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable **sans la grâce** »

## Conclusion générale

**-Récapitulatif en un phrase des acquis du devoir.**

**-Ouverture, élargissement : Une vision tragique de l'homme dans les *Pensées*?**

Si la découverte des *Pensées* offre à son lecteur le constat de son néant et de sa nature perversie et irréconciliée, doit-on en conclure qu'une vision tragique sous-tend l'anthropologie pascalienne? C'est le pas que, sept ans après Bénichou, Lucien Goldmann ne va pas hésiter à franchir dans son essai *Le Dieu Caché*<sup>3</sup>. Pour Goldmann, la forme fragmentaire –marque de non réconciliation et d'éclatement–est d'ailleurs le signe le plus sûr d'une impossibilité à atteindre le troisième terme du mouvement dialectique. Le fragment est pour lui la preuve par excellence de l'aporie intrinsèque à la dialectique pascalienne. Comme Bénichou, mais dans un contexte plus marqué idéologiquement, il cantonne chez Pascal la dialectique au temps des oppositions (la dialectique pascalienne ne pourrait pas s'achever parce que pré-hegélienne et pré-marxiste), sans résolution possible. Bénichou comme Goldmann font de Pascal un penseur tragique parce qu'il ne parviendrait pas à l'accomplissement dialectique de sa pensée, et que faute d'un troisième terme de dépassement, il en resterait à la co-présence de termes contradictoires.

Notre démonstration a tenté de montrer qu'au contraire, un troisième terme, religieux, est parfaitement construit par Pascal pour son lecteur, au sein d'un cheminement apologétique dont les étapes peuvent être identifiées.

C'est pourquoi elle nous conduit à rejeter comme excessive cette vision tragique des *Pensées*. Nous ajouterons que cette interprétation est aussi la marque d'un moment de l'édition des *Pensées* qui, dans les années 1950, se lisent encore avec l'arrière-plan de la légende du génie pascalien, construite par les premiers éditeurs.

Dès les premières éditions des *Pensées*, un ensemble de textes entourent et orientent la lecture : non seulement « La vie de Mr Pascal » par sa sœur aînée Gilberte Périer, mais aussi la préface de son neveu Etienne Périer et le « Discours sur Les *Pensées* » du « pascalien » Filleau de la Chaise. Tous dessinent les grandes lignes d'une vie de saint, à la religiosité sombre, tourmentée. Chacune à sa manière, les analyses de Bénichou et Goldmann sont donc révélatrices et dépendantes d'un moment de l'histoire critique et éditoriale de l'ouvrage, où le péri-texte des *Pensées* est associé sans réserves à l'interprétation de l'ouvrage.

---

<sup>3</sup> *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1955.